

Dossier en hommage à Yves Bonnefoy
juillet 2016
La contribution d'Antonio Prete

Souvenir d'Yves Bonnefoy

La disparition d'un poète que les occasions et les cadeaux de la vie ont fait entrer dans le cercle de notre amitié, ou d'une continuité d'écoute et de dialogue, est comme l'obscurcissement subit d'un horizon. Comme la fermeture d'une fenêtre sur la lumière d'un paysage. Cette sensation, éprouvée aujourd'hui à l'annonce de la mort d'Yves Bonnefoy, je l'ai également connue lors de la disparition de poètes que j'ai pu fréquenter longuement comme Edmond Jabès et Mario Luzi. Un paysage de lumières et de voix, de présences et de pensées, d'apparitions et d'interrogations, et qui s'éteint. Une voix s'éloigne dans le vide, un dialogue se perd dans l'impossibilité de la question. Dans le même temps, un autre sentiment s'installe, et il a le ton du remerciement. Remerciement pour une écriture déployée en images et en pensées qui peut encore garder cette voix, peut encore préserver un chemin avec ses étapes, ses haltes. La poésie résiste encore à la disparition des consciences individuelles.

Pour Yves Bonnefoy, ce chemin a aujourd'hui le tempo merveilleux d'un itinéraire conduit par une nécessité intérieure, impérieuse, qui était aussi une vocation et un devoir : donner à la parole la responsabilité de devenir le son limpide de l'intériorité, donner au vers et à la prose la grâce de représenter présences, apparitions, images qui jaillissent du lointain et de l'oubli. Et tout ceci en cherchant un mouvement dans le dire qui pût faire tenir ensemble pensée et musique. De l'*Anti-Platon* de 1947 aux derniers poèmes publiés voici quelques mois dans *Ensemble encore* (suivi des proses de *Perambulans in noctem*), de l'œuvre la plus connue, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953), au splendide récit de remémoration qu'est *L'Écharpe rouge* – vieilles pages reprises, prélude qui cherche un achèvement à la fin de la vie –, le cheminement poétique d'Yves Bonnefoy consiste en un rapprochement constant entre le visible, que la parole du poète libère de son opacité, de sa poussière, et ce sens de la finitude qui nous fait voir le monde à la fois dans sa beauté et son caractère

tragique. Le dialogue de la lumière et de l'ombre est le rythme pour ainsi dire métaphysique de ce regard. Dans son itinéraire d'écriture et de recherche, Yves Bonnefoy a été, pour reprendre une expression qui renvoie à son *Baudelaire*, un *analogiste*. Il a, si l'on peut dire, toujours cherché le reflet d'un langage dans l'autre, le rappel d'un art dans l'autre, les correspondances entre couleurs, sons, images. Analogiste : exactement comme Baudelaire – non éclectique.

Le rapport entre poésie et prose a également été pour lui ordre de reflet réciproque. C'est de cette dynamique proprement poétique de la prose que s'est nourrie son écriture d'*essai*. Chacun de ses essais – qu'il ait pour sujet Shakespeare ou Rimbaud, Baudelaire ou Leopardi, Piero della Francesca ou Goya ou Nicolas de Staël ou Morandi, l'"arrière-pays" ou la traduction – est animé d'une respiration en harmonie avec le rythme de son dire, d'une exploration du poétique en syntonie avec les modes de l'imaginaire. Interpréter est aussi raconter.

La poésie a toujours été pour lui la révélation d'une réalité soustraite à la prison de l'abstraction : un visible rendu à cet enchantement de présences énigmatiques tout en étant très vivantes, se dérochant tout en étant proches, que seule l'enfance sait percevoir. Parallèlement à cette action de "délivrance du visible" – qui était aussi une délivrance du concept –, Bonnefoy a poursuivi un dialogue constant avec les poètes, la constellation de ses poètes : parmi eux, Keats et son besoin de se laisser "impressionner" par le visible, Leopardi et la musique de son questionnement extrême, Baudelaire et son vers qui accueille ce que la civilisation a enfermé dans l'oubli, Rimbaud et son "combat spirituel", Mallarmé et sa lutte contre l'ombre noire du "néant". Le dialogue avec les poètes s'est souvent accompagné de la traduction de la poésie. Le traducteur, pour Bonnefoy, doit avant tout se mettre à l'écoute de l'intimité propre au poète qu'il veut transposer dans sa langue : de là, de cette écoute d'une intimité, la transcription d'un timbre, d'une voix, d'une pensée-musique.

Le dialogue avec les poètes s'est entrelacé à la pensée de l'art, à la passion pour l'art. Là aussi la réflexion sur l'art a impliqué une pensée sur les formes de la représentation, sur leur rapport avec la lumière et le paysage, mais aussi avec

le sentiment de la finitude et de la mesure vécus au cœur d'un défi qui connaît le hasard et tente l'impossible. Images de l'art et récit se nouent, donnant naissance à des pages mémorables comme celles d'*Un Rêve fait à Mantoue* et de *L'Arrière-pays*. Deux proses qui sont tout à la fois essai, récit, poésie.

Il m'est, toutefois, difficile de séparer ces notes de certaines images émergeant de tant de rencontres. Je n'en évoquerai que quelques-unes. Le poète qui, fêté par ses amis pour ses quatre-vingt-dix ans dans le jardin de la Maison de l'Amérique latine, à Paris et invité à prendre la parole, dit qu'on voit briller un fil tout au long de la vie si l'on regarde en arrière, un fil extrêmement précieux, et c'est l'amitié. Son regard, un jour chez moi, tourné vers l'une des photos de Baudelaire (une photo de Nadar) nous regardant depuis une bibliothèque tandis que nous sommes à table, et sa phrase : "Je suis vraiment chez moi ici." Son pas alors que nous nous promenons dans la lumière d'un après-midi, le long d'un sentier, sur les Crêtes siennoises, le regard fixé sur un arbre solitaire qui domine un coteau. (Quelques jours plus tard, dans la dédicace de la nouvelle édition de *L'Arrière-pays*, le rappel de la phrase par laquelle il avait décrit avec précision, dans un passage du livre, bien des années auparavant, la lumière et le paysage de notre promenade : imagination, présage ?) ...

Antonio Prete

(traduit de l'italien par Danièle Robert)

Ricordo di Yves Bonnefoy

La scomparsa di un poeta che le occasioni e i doni della vita hanno portato nel cerchio della nostra amicizia, o della consuetudine d'ascolto e di dialogo, è come l'improvviso oscurarsi di un orizzonte. Come il chiudersi di una finestra sulla luce di un paesaggio. Questa sensazione, avuta ora alla notizia della morte di Yves Bonnefoy, l'ho anche avuta alla scomparsa di poeti che m'è accaduto di frequentare a lungo, e in grata amicizia, come Edmond Jabès e Mario Luzi. Un paesaggio di luce e di voci, di presenze e di pensieri, di apparizioni e di interrogazioni che si spegne. Una voce si allontana nel vuoto, un dialogo si perde nell'impossibilità della domanda. Allo stesso tempo un'altra sensazione prende campo, e ha il timbro del ringraziamento, Ringraziamento per una scrittura, dispiegata in immagini e in pensieri, che può

ancora custodire quella voce, può ancora preservare un cammino, con le sue stazioni e i suoi approdi. La poesia resiste, ancora, alla sparizione delle esistenze individuali.

Per Bonnefoy quel cammino ha ora la scansione meravigliosa di un itinerario guidato da un'interiore e imperiosa necessità, che era anche una vocazione e un compito: dare alla parola la responsabilità di diventare suono limpido dell'interiorità, dare al verso e alla prosa la grazia di raffigurare presenze, apparizioni, immagini che salgono da lontano e dall'oblio. E tutto questo, cercando un movimento del dire che insieme potesse unire pensiero e musica. Dall'*Anti-Platon* del 1947 alle ultime poesie pubblicate qualche mese fa in *Ensemble encore* (seguito dalle prose di *Preambulans in noctem*), dall'opera più nota *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, del 1953, allo splendido racconto di rammemorazione che è *L'écharpe rouge* – antiche pagine riprese, preludio che cerca un compimento alla fine della vita - il viaggio poetico di Bonnefoy è un raccordo costante tra il visibile, che la parola del poeta libera dalla sua opacità, dalla sua polvere, e quel senso della finitudine che ci fa vedere il mondo nella sua bellezza e insieme nella sua tragicità. Il dialogo della luce con l'ombra è il ritmo per dir così metafisico di questo sguardo. Nel suo itinerario di scrittura e di ricerca Bonnefoy è stato, per usare un'espressione che rinvia al suo Baudelaire, un *analogista*. Ha cercato, cioè, sempre il riverbero di un linguaggio nell'altro, il richiamarsi di un'arte nell'altra, il risponderci di colori suoni immagini. Analogista, appunto come Baudelaire, non eclettico.

Anche il rapporto poesia e prosa è stato per lui un rapporto di reciproco riverbero. Di questa animazione poetica della prosa si è giovata la scrittura dell'essai. Ogni suo saggio – avesse per argomento Shakespeare o Rimbaud, Baudelaire o Leopardi, Piero della Francesca o Goya o Nicolas De Stael o Morandi, l'“arrière-pays” o la traduzione – aveva un respiro di pensiero in armonia con il ritmo del dire, un'esplorazione di poetica in sintonia con i modi dell'affabulazione. Interpretare era anche raccontare.

La poesia, per lui, è stata sempre il rivelarsi di una realtà sottratta alla prigione dell'astrazione: un visibile restituito a quell'incantesimo di presenze enigmatiche e insieme vivissime, sparenti e insieme prossime che solo l'infanzia sa percepire. Accanto a questa azione di “*délivrance du visible*” - che era anche una libertà dal concetto - Bonnefoy ha perseguito un dialogo costante con i poeti, con la costellazione dei suoi poeti: tra questi, Keats e il suo lasciarsi “impressionare” dal visibile, Leopardi e la musica del suo interrogare estremo, Baudelaire e il suo verso che ospita quel che la civiltà ha rinchiuso nell'oblio, Rimbaud e il suo “*combat spirituel*”, Mallarmé e la sua lotta con l'ombra nera del “*néant*”. Il dialogo con i poeti è stato accompagnato spesso dalla traduzione della poesia. Il traduttore per

Bonnefoy deve anzitutto mettersi in ascolto dell'intimità propria del poeta che egli vuol portare nella propria lingua: da qui, da questo ascolto di un'intimità, la trascrizione di un timbro, di una voce, di un pensiero-musica.

Il dialogo con i poeti si è intrecciato con il pensiero dell'arte, con la passione per l'arte. Anche qui la riflessione sull'arte ha coinvolto un pensiero sulle forme della raffigurazione, sul loro rapporto con la luce e con il paesaggio, ma anche con il senso della finitudine e della misura vissuti nel cuore di una sfida che sa l'azzardo e tenta l'impossibile. Immagini dell'arte e racconto si annodano dando origine a pagine memorabili come quelle di *Un rêve fait à Mantoue* e de *L'arrière-pays*. Due prose che insieme sono *essai*, narrazione, poesia.

Mi è tuttavia difficile separare questi appunti da alcune immagini che salgono dai tanti incontri. Dico solo di qualcuna. Il poeta che, festeggiato dagli amici per i suoi novant'anni nel giardino della Maison de l'Amérique latine a Parigi, spinto a prender la parola, dice che un filo si vede tralucere lungo la vita, a volgersi indietro, un filo preziosissimo, ed è l'amicizia. Lo sguardo, un giorno nella mia casa, rivolto a una delle foto di Baudelaire (una foto di Nadar) che ci guarda da una libreria, mentre siamo a tavola, e la frase: sono davvero a casa mia, qui. Il suo passo mentre passeggiamo in un pomeriggio di luce lungo un sentiero sulle Crete senesi, lo sguardo fisso su un albero solitario che sovrasta un poggio (dopo qualche giorno, nella dedica della nuova edizione de *L'arrière-pays* l'indicazione della frase con la quale molti anni prima aveva descritto in un passo del libro con precisione la luce e il paesaggio della nostra passeggiata: immaginazione, presagio?)...

Antonio Prete